



FÉLICITATIONS
AU
NOUVEAU
PRÉSIDENT

Le Quartier Latin

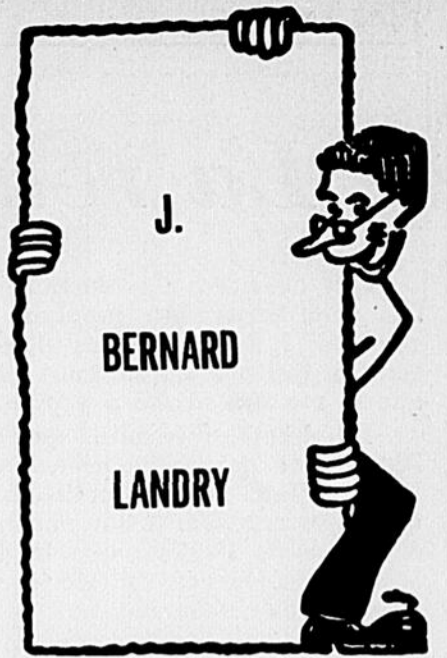
PORT PAYÉ À MONTRÉAL

Journal bi-hebdomadaire de l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

MONTRÉAL, 13 MARS 1962

VOLUME XLIV — NUMÉRO 43



J.
BERNARD
LANDRY

MALGRÉ CERTAINES COMPÉTENCES

UN PANEL RATÉ...

Le succès d'un panel réside tout autant dans la qualité des panellistes que dans celle de l'auditoire.

Tant de compétences et pourtant...!

Mercredi dernier, Journée de l'Information, messieurs Jean-Louis Gagnon, Raymond Grenier, Raymond Laplante, Fernand Beauregard, Yvon Blain et Jacques Girard, compétences journalistiques, s'étaient donné rendez-vous pour parler... journalisme.

Que M. Jean-Louis Gagnon, éditorialiste, ait exprimé une théorie tout-à-fait juste, celle de la nouvelle commentée par opposition à l'éditorial, papier par lequel le journal s'engage — ce qui ne doit pas se faire à propos de tout et de façon quotidienne — que M. Raymond Laplante ait su nous entretenir du journalisme radiophonique de façon passablement intéressante, nous démontrent le parallèle entre la carrière d'annonceur et celle de

journaliste radiophonique; que M. Yvon Blais, chroniqueur sportif, ne nous ait à peu près rien dit, si ce n'est d'utiliser un langage vraiment français dans les pages sportives; que Jacques Girard ait réexprimer le pourquoi du journalisme étudiant, force jeune dans la cité; qu'enfin Fernand Beauregard ait expliqué avec beaucoup d'aplomb la nécessité d'une école de journalisme au Canada français, le pressant besoin de cours de perfectionnement, enfin la mise au point d'un code d'éthique et des normes de compétence; il n'en demeure pas moins que le panel a été raté.

A Pordre!!!

Nul d'abord par l'imprécision du sujet proposé. Il est impensable, il me semble, qu'on se contente de réunir certaines autorités dans un domaine donné, pour qu'on en attende, bras croisés, bouche bée, un résultat cohérent. Partant d'un sujet donné,

(suite à la page deux)

Responsabilités sociales de l'universitaire catholique

En notre temps, les problèmes délicats et complexes sont nombreux: la faim dans le monde, la sauvegarde de la dignité humaine, l'infiltration de l'athéisme, les tâches de l'Eglise, la promotion des nations, l'éducation, la culture, l'unité des chrétiens et la paix entre les peuples.

Les solutions adéquates originent d'une pensée féconde. A cet effet, le chrétien instruit doit réfléchir beaucoup, fréquenter le silence, la solitude, consulter, dialoguer, écrire, réclamer l'aide d'En-Haut, méditer des textes pénétrés de sagesse humaine et divine.

L'attitude du chrétien, en présence de tous les problèmes qui se posent à l'homme, ne peut pas être la même que s'il n'était pas chrétien. S'ensuit-il que, pour le chrétien, l'eau ne bout pas au même degré, l'eau ne résulte pas de la combinaison de deux volumes d'hydrogène à un volume d'oxygène, que les formules chimiques, mathématiques ou physiques varient? Non, toutes les lois naturelles restent les mêmes; mais l'échelle des valeurs change, et c'est l'échelle des valeurs qui détermine, avant tout, l'action humaine, en fonction de la destinée surnaturelle de l'homme.

La rupture entre la religion et la vie se trouve dans tous les secteurs. Il y a une philosophie de la vie d'inspiration chrétienne et une autre; une économie se réclamant de principes chrétiens et d'autres; une pédagogie, une sociologie d'inspiration chrétienne et d'autres purement naturalistes. C'est la tâche du chrétien de réduire ce dualisme.

Il s'agit de faire pénétrer le ferment évangélique (l'amour, la justice, le respect de l'homme, etc.) dans la pâte des valeurs temporelles, telles que la famille, la profession, la politique, le social, la culture sous tous ses aspects, tout en respectant les droits des individus et des groupes particuliers.

C'est la mission de l'intellectuel catholique de contribuer à la découverte de la solution. Entre l'anarchie et l'arbitraire, il choisit la fidélité au réel: la réalité de la grâce et de la nature. Car il y a une doctrine de l'homme, une anthropologie supérieure à découvrir et à perfectionner. Nous y parviendrons, en suivant pas à pas, dans tous les domaines, avec notre conscience et notre liberté, les contours et les lignes maîtresses du temporel et du spirituel.

Monsieur Paul Grégoire
Evêque auxiliaire de Montréal
Aumônier National de Pax Romana

LA SEMAINE D'ANTHROPOLOGIE

UNE CONCEPTION DU RÔLE DE L'UNIVERSITÉ

Reconnaître à l'université le rôle de préparer des spécialistes, c'est lui attribuer une responsabilité dont les effets se répercutent dans les destinées même de la nation.

Sans doute l'université se doit d'être réellement une institution de haut savoir, de prodiguer un enseignement adapté et renouvelé à la mesure des progrès réalisés dans chaque discipline, de maintenir une recherche constante pour féconder son enseignement. Mais saurait-elle inculquer parfaitement à ses étudiants tous les éléments et techniques que comporte une discipline, que nous pourrions encore nous interroger sur la valeur de son enseignement.

La spécialisation n'est pas une fin en soi, ni pour l'éducation, ni pour le spécialiste lui-même. Notre société, surtout la nôtre qui est basée sur la contribution de chaque individu à la communauté, ne requiert pas du médecin qu'il soit simplement médecin, de l'homme d'affaire qu'il soit seulement homme d'affaire; au contraire, elle revendique, de par ses fondements mêmes, que le "spécialiste" soit aussi un citoyen, un homme qui vive les réalités sociales que sont la famille, la paroisse, le gouvernement, etc...

Par conséquent il est extrêmement important que l'université aspire à produire un enseignement spécialisé, cela va de soi; mais elle doit aussi équilibrer cet enseignement de façon à ce que la spécialisation soit bien comprise par l'étudiant, qu'elle soit complétée par une compréhension de l'univers.

La fin que l'éducation poursuit, c'est précisément cette compréhension progressive du monde sans quoi le spécialiste risque de tout ramener et de tout juger en fonction de sa discipline.

Germain Dallaire m.r.i.

CARREFOUR

Dans le but d'améliorer les relations entre étudiants étrangers et canadiens, aura lieu le mercredi 14 mars, à 7 heures et 30, au Centre Carrefour, 5770 Wilderton, une rencontre entre étudiants étrangers et étudiants de Sciences Sociales.

Nous espérons la collaboration de tous afin que cette rencontre soit un succès.



La Semaine d'Anthropologie vient répondre à un besoin dont nous sommes très conscients: L'anthropologie comme discipline scientifique est pratiquement inconnue au Canada français. Les commentaires vagues, un peu sybillins et souvent effarouchants n'en tracent pas un portrait réaliste. L'accent sera donc mis sur la présentation de l'effort de la recherche anthropologique qui est la connaissance de l'homme. C'est le titre de l'exposition.

Pour nous, cet événement est d'autant plus important que le Département d'Anthropologie de l'U. de M. n'est organisé que depuis un an. Il est relativement modeste. Mais il veut grandir et s'enraciner dans la vie intellectuelle de notre milieu. Le statut social de l'anthropologue reste encore, dans une très large part, à être découvert et exploré.

Les diverses activités de cette Semaine (expo, conférences, colloques, films) sont organisées afin de montrer les intérêts de l'anthropologie, ses buts et la grande

diversité de ses préoccupations. Nous voudrions aussi que les étudiants aient un premier contact avec l'anthropologie et nous espérons ne pas les décevoir.

Pourquoi tant d'activité et tant d'enthousiasme de notre part? C'est que nous voulons communiquer l'ambiance dynamique dans laquelle notre "petit" département travaille et les buts auxquels nous voudrions arriver.

L'anthropologie vise à une connaissance de l'homme qui viendrait compléter, élargir et intégrer les sciences qu'il est convenu d'appeler les sciences humaines. Il y a encore beaucoup de terrain à couvrir dans ce domaine. La quête de Diogène reste toujours actuelle. Encore faut-il s'en rendre compte. Cette Semaine est un modeste effort pour établir un dialogue plus fécond avec l'Homme.

L'invitation est donc lancée: elle se veut chaleureuse.

Edith Kováts
Roger Pothier
Département d'anthropologie

La religion change...

Qui de nous n'a entendu au moins une fois cette expression populaire : "La religion change!"? La fréquence des réflexions du genre a fini par agacer mon tympan au point que je me suis arrêté à y penser.

La première réponse qui m'est venue à l'esprit est que mon professeur de morale, lorsque j'étais en philosophie, nous avait expliqué la savante distinction entre le dogme et la discipline de l'Eglise; que la dernière évolue selon la nécessité du siècle, tandis que la première est immuable.

J'ai été tenté de couper court à ma réflexion en pensant que de fait le Concile Vatican II reviserait la discipline de l'Eglise, plus d'un siècle après le dernier Concile Vatican I (un peu comme le Conseil de l'Instruction Publique, quoi!). Mais je continuai à scruter le fondement de cette assertion qui ne manque pas de m'estomaquer à chaque fois qu'elle percute mon oreille.

Autrefois il y avait un carême, maintenant il n'y en a plus; on devait observer le jeûne depuis minuit, pour communier et maintenant, les exigences varient entre une heure et trois heures, selon la consistance des aliments. Ces changements disciplinaires et bien d'autres sont à première vue le fondement du jugement populaire cité.

Déjà nous pouvons tirer une observation intéressante. Si pour des changements aussi superficiels, le chrétien moyen croit que la religion change, cela nous donne à réfléchir sur la valeur de l'éducation religieuse qu'il a reçue. Pour lui, la religion se résume à cet ensemble d'affirmations catégoriques, à ce fatras de "sine qua non" qu'on lui martèle en tête pendant tout le cours primaire et encore aux prêches du dimanche. Il faut jeûner tel jour, il ne faut pas mettre ses mains à tel endroit, c'est péché et ainsi de suite.

Mais certains vont plus loin et ajoutent que la religion n'est pas la même partout. La danse, par exemple, est permise dans le diocèse de Montréal tandis qu'elle est défendue dans celui de Rimouski. Encore là une divergence qui jette la confusion dans les esprits. On peut m'accuser de choisir les réflexions des gens de niveau intellectuel inférieur et on se trompe. Il s'agit de l'homme d'intelligence et d'éducation moyenne; souventes fois même de l'étudiant universitaire.

J'ajouterais à cela que le dogme actuel est beaucoup plus compliqué que celui que nous a enseigné le Christ. Ce dernier, dans ses messages, s'est adressé à la masse; il nous a donné un enseignement qui vaut pour tous les siècles et qui est accessible à tous, avec quelques enseignements fondamentaux. Peut-on en dire autant de ce qu'on enseigne aujourd'hui? mais non, nos théologiens se sont évertués à le compliquer, à faire de ce qui était un ensemble de principes féconds, une enfilade de règles

stériles. Le Christ disait : Aimez-vous les uns les autres; le prêtre enseigne qu'il faut refuser aux neutres des écoles qui répondent à leurs aspirations.

C'est là, je crois, qu'il faut rechercher la vraie cause. Peut-on dire que le dogme catholique, tel qu'il est actuellement présenté au peuple, répond aux exigences de la direction des âmes vers le Ciel? On leur donne bien un avant-goût de l'enfer dans des harangues enflammées, on leur en inspire aussi une crainte malade; mais pour le catholique moyen, qu'est-ce qui constitue le principe directeur de sa conduite de chaque jour? Lui sert-on vraiment des principes, c'est-à-dire ces règles fécondes qui, décrivant la source, permettent à l'esprit le plus simple de déduire toutes les autres?

Ou plutôt ne charge-t-on pas les esprits d'une pléthore de préceptes, les uns positifs, la plupart négatifs, des règles qui, par leur définition même, ne répondent qu'à des cas particuliers; et qui plus est, ne fait-on pas des questions essentielles de celles qui ne sont que formalisme, de sorte que pour entrer au Ciel, il faut procéder avec autant de rigueur que pour introduire un litige devant un tribunal?

De toutes ces règles, la plupart des chrétiens ne savent que faire, même s'ils ne se l'avouent pas toujours. Ce n'est qu'une surcharge. Ne doivent-ils pas apprendre une foule de plus en plus grande de telles règles pour poser le moindre acte de la vie civile, pour faire fonctionner les machines à leur travail? Et quand ils vont à l'église, on ne fait qu'ajouter à cela, on surenchérit. On a réussi au Moyen-Age à préoccuper tous les instants des paysans avec les problèmes de leur âme; aujourd'hui, on ne peut pas prendre le risque de conserver les mêmes méthodes; on devrait plutôt voir à simplifier l'appareil extérieur, à rendre le tout plus accessible à l'homme et par conséquent plus humain; de cette façon on atteindra beaucoup plus sûrement l'homme.

Plutôt que de compliquer la vie, la religion devrait la simplifier, l'élever, épanouir l'âme; pour cela, il ne faut pas abaisser la religion à un contrôle mathématique, mais revenir aux principes enseignés dans l'Evangile; on y trouve les règles de vie que tout homme doit suivre pour vivre une vie normale et heureuse. Dieu demande-t-il davantage que la bonne volonté? La religion ne doit pas être une parade; en insistant trop sur ce qui est extérieur et secondaire, on la dénature gravement.

Espérons qu'après vingt siècles de dérivation vers une atroce complexité, le nouveau concile ré-aiguillera la vaste machine ecclésiale vers tout ce qui est essentiel, l'enseignement du Christ. Au terme de ce nouveau cheminement, l'unité chrétienne viendra comme par surcroît.

Gabriel M. Fortin

UN PANEL RATÉ...

(suite de la première page)

il est nécessaire que l'on spécifie le secteur à étudier de façon logique. Il est ridicule de parler éditorial à côté de sport, de journalisme étudiant, de journalisme "radiophonique": un panel ce n'est pas ça.

On aurait pu aligner côte à côte chroniquer sportif, rédacteur religieux, critique littéraire: il y aurait alors eu une unité à travers les panelistes, celle même de la subdivision des différents secteurs dans un journal donné. Comment penser aborder un point de vue très particulier dans un journal, celui de l'éditorial, alors que l'on recoupe le même sujet, mais dans une perspective toute différente, celle du journalisme étudiant.

Il faut se rendre à l'évidence qu'un panel est beaucoup plus

qu'une accumulation de conférences, qu'une addition de noms célèbres discutant chacun d'un point de vue très particulier, ne se rejoignant finalement jamais.

Nul également le panel l'a été par la participation de la salle. Commencé vers 1 h., il n'y eut pratiquement pas de discussion. Et parce que les deux éléments qui fondent le succès d'un panel ne se retrouvaient à peu près pas, on peut presque dire qu'il n'y eut pas de panel.

Des voix dans le désert?

Cette assemblée a toutefois permis d'heureuses constatations. On se doit de retenir particulièrement les idées formulées par MM. Gagnon et Beauregard.

L'avenir du journalisme au Canada français est des plus prometteurs. Après avoir été à l'avant-garde, après avoir lutté depuis une vingtaine d'années pour l'amélioration des conditions de travail des journalistes et la reconnaissance d'un droit de cité, il est maintenant nécessaire que l'on songe sérieusement à une école de journalisme, qu'on pense, au perfectionnement des journalistes actuellement en place. C'est ce que soulignait M. Fernand Beauregard.

Quant à l'exposé de M. Gagnon traitant de l'éditorial, il mérite d'être retenu et repensé... peut-être même par le "Quartier Latin". Le panel ne sera peut-être pas complètement stérile. Car il reste que les exposés étaient solidement étoffés et ceux qui y assistaient en ont certainement retenu quelque chose.

Michelle Rivet



DE LA PLUS ÉLÉMENTAIRE POLITESSE...

Il y a eu, mardi et mercredi derniers, au Grand Salon, deux panels. L'un portait sur l'apathie des étudiants à l'égard des activités artistiques, l'autre prenait place dans les cadres de la journée de l'information et portait sur le journalisme.

Les étudiants vinrent très peu nombreux à ces deux panels. Semble-t-il que ces problèmes de première importance les laissent indifférents. Nous savons désormais ce que nous devons penser de la bonne grosse masse étudiante. Panem et circenses. Les empereurs romains qui n'étaient pas fous avaient compris ce que voulait la masse. C'est pourquoi ils donnèrent des chrétiens à manger aux lions du Forum, les chrétiens ou autre chose! Pour peu que certains Canadiens français ne détesteraient pas qu'on réunisse des loups au forum et qu'on leur fasse manger ces méchants neutralisants. Il pourrait se trouver des politiciens heureux de combler leur désir. Car nous sommes toujours au niveau des jeux. Ce qu'il faut donner aux étudiants ce sont des danses, des spectacles faciles. Pour le reste, n'y comptons pas.

Au moins, s'ils ne sont pas intéressés, pourraient-ils être polis. Pendant que les panelistes parlaient, les étudiants parlaient aussi, riaient, faisaient de bonnes grosses blagues. Il en est même un qui se tapait si fort sur les cuisses, qu'il parvint en levant la main bien haut à décrocher un tableau. Il était assis à l'arrière du salon avec quelques pouchettes convulsives qui apprécieraient beaucoup, si l'on en juge à leurs rires convulsifs de pucelles prises à manger le fruit défendu, le haut fait de notre carabin.

Je demande donc à ceux qui ne sont pas intéressés d'avoir la décence de se taire. Qu'ils dorment. Ou plutôt qu'ils ne dorment pas car ils doivent ronfler. Qu'ils aillent prendre l'air. Ils s'aéreront ainsi les esprits et peut-être découvriront-ils qu'ils les ont bien mal meublés.

Pessimiste? oui je le suis. Je sais qu'il n'y a plus rien à faire avec des abrutis de vingt ans. Je compte sur ceux qui sont déjà intéressés pour mener à bien les tâches qui s'imposent, mais surtout sur les plus jeunes, qui paraîtraient-ils, reçoivent à l'heure actuelle dans nos collèges, une meilleure éducation. C'est à souhaiter!

Jacques Girard

LES DIPLÔMÉS ET OKA

Monsieur le Chef des Nouvelles,

Vous trouverez ci-après le texte d'un télégramme que l'Association des Diplômés de l'Université de Montréal a envoyé au Premier Ministre de la Province de Québec, en ce jour 1er mars 1962.

"L'ASSOCIATION DES DIPLÔMÉS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL PROTESTE ÉNERGIQUEMENT CONTRE LA SUPPRESSION DE L'ÉCOLE D'AGRONOMIE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL — PRIÈRE DE SUSPENDRE APPLICATION DES RECOMMANDATIONS DES COMMISSIONS PARENT ET RÉGIS — MÉMOIRE SUIVRA".

Simon L'ANGLAIS

Président

Veuillez agréer l'expression de nos meilleurs sentiments.

Le Secrétaire du Conseil,
Gérard Matteau.

LE QUARTIER LATIN

journal bi-hebdomadaire de

l'Association Générale des Étudiants de l'Université de Montréal

Membre de la Corporation des Eschollers Griffonneurs

Directeur : Jacques Girard

Assistant-directeur : Bruno Verdon

Rédacteur en chef : André Potier

Comité éditorial : Raymond Amyot, Claude Beauchamp, Pierre Beausoleil, Gabriel Fortin, Michel Gouault, Stéphane Venne.

Nouvelles : Michelle Rivet, Jean-Marie Rodrigue, Célyne Garneau, Raoul Héroux, Marie Thibault, Hélène D'Amour. Travail : Roger David. Éducation : Pierre Beausoleil, Lina Goerlach, Luc Martin, Michelle Rivet. Économique : Michel Paquin. Sciences : Raymond Lafontaine, Lorne Bouchard, Pierre Rivest, Michel Doray. Internationale : Pierre Hogue, Neuville Lacroix. Ageumique : Jacques Théoret. Arts : Stéphane Venne, André Brochu, Guy Robert, Jean-Pierre Lefebvre, (cinéma) Francine Tougas, (théâtre) Michel Beaulieu, (peinture) Simone Sabourin. Carticaturistes : Cler, Stobin. Photographes : Daniel Forthomme.

Publicité : Georges Lefebvre — RE. 7-6561

Abonnement pour l'année universitaire : \$3.00

C.P. 6128 — Local 707 — RE. 8-9616

2222, ave Maplewood, Montréal 26

Imprimé par PIERRE DES MARAIS — 225 est, rue Roy — Montréal

Le Ministère des Postes à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de deuxième classe de la présente publication.

OPINION DU LECTEUR

POLITIQUE FANTÔME?

Faire aujourd'hui l'examen d'un vocabulaire qui, depuis trois mois, connaît une grande vogue au Q.L. et au comité d'éducation, c'est peut-être tard. Néanmoins, qu'on nous permette de nous arrêter à quelques mots, à ceux-ci, par exemple : "politique d'ensemble, de longue haleine, syndicalisme étudiant, aspirations et besoins de la classe étudiante, accessibilité générale... etc..." Précisons en partant que nous ne méprisons pas les mots eux-mêmes, et sommes loin de dédaigner ce qu'ils représentent. Au contraire. Nous trouvons bien peu ordonné l'usage qu'on en fait. A se les faire répéter, nous aurions l'impression d'une indigestion subie, malgré leur bonne volonté manifeste, par ceux qui les emploient.

Si un mot est ordinairement un véhicule de pensée, si le vocabulaire, quand il exprime une aspiration à un mieux-être, quitte le pur réflexe intellectuelle et devient passion, quelle est donc la passion derrière les mots que nous avons cités, quel est l'aboutissement logique de la pensée de ceux qui les emploient fréquemment?

Dans deux articles récents (Exécutif fantôme, La 25ème heure de l'A.G.E.U.M.), on parle à plusieurs reprises de *politique d'ensemble*. Un lecteur curieux et intéressé voudrait connaître les éléments de cette politique. Sur quoi elle s'appuiera (nous allions dire : sur qui), ce qu'elle permettra de réaliser. On parle de *politique de longue haleine*. On voudrait savoir jusqu'où nous portera notre haleine.

"Politique d'ensemble correspondant à nos aspirations et à nos besoins." Serait-il difficile de faire savoir au lecteur quels sont ces aspirations et besoins? Et comment on fait pour les connaître? Est-ce les siens propres, ceux de son voisin, ceux de l'A.G.E.U.M., des étudiants actuels, ou de de la classe étudiante future? Et quelle est la différence entre un besoin et une aspiration?

"Notre syndicalisme sera particulier." On veut bien le croire; une situation comme la nôtre ne doit pas exister à des centaines d'exemplaires. Mais plus loin que les mots, que sera-t-il? Libre ou obligatoire, récréatif ou engagé,

fermé sur nos petits besoins ou ouvert à une action sociale plus vaste, démocratique ou non, bourgeois, confortable et gueulard, ou tendant avec force à des révolutions nécessaires? Sur quoi prendra-t-il modèle, quels seront ses alliés naturels. Sera-t-il radical ou bon père de famille? Sera-ce l'A.G.E.U.M., ce syndicat, ou lui sera-t-il une structure externe?

Au moment présent, le syndicalisme qu'on nous propose serait-il autre chose qu'une construction de l'esprit? Nous voudrions le croire. Mais il y a quelque chose qui ne colle pas. Vaguement avons-nous l'impression d'un malaise en haut de l'échelle... Oserons-nous le dire, nous avons l'impression de tourner en rond. Drôle de politique d'ensemble, dont on ne peut la nommer. Principes de bases, droits et obligations contenus dans la Charte, besoins, politique, idéal, est-ce la même chose? Que ne fait-on une différence quand on en parle? Pourquoi, une fois de temps à autre, ne quitterait-on pas le vague paradis des principes généraux pour élaborer, dans le temps, dans l'actuel, dans le concret, ces éléments d'une politique dont on ne fait que se réclamer?

Aussi longtemps que nous nous contenterons de discuter de principes, les objections et les oppositions se feront rares. Car les principes dont nous parlons sont acquis depuis un certain temps, malgré leur potentiel dynamique. Il y a conformisme de l'audace. Nos vérités seraient-elles devenues des vérités confortables? Il faudrait passer au stade suivant : une politique de faits où nos principes s'appliqueraient. Est-ce pour bientôt?

Il faut reconnaître que l'action n'est pas du domaine exclusif du Q.L. et du comité d'éducation. Tout de même, nous aimerions voir les membres de ces comités aller jusqu'au bout de leur pensée. Savoir les conséquences concrètes de leurs démarches intellectuelles. Il n'en reste pas moins que nous apprécions leur bonne foi et admirons leur recherche de compétence et de maturité. Si ces malheureux petits paragraphes pouvaient simplement attirer leur attention, le but fixé au départ serait largement atteint.

Jean Dulude

SUCO

On demande des étudiants de langue française

Le Service Universitaire Canadien d'Outre mer a créé en 1961, conjointement par la F.N.E.U.C., l'E.U.M., et la C.N.-U.C.C. (Conférence Nationale des Universités et Collèges Canadiens), dans le but de répondre à un manque d'éducateurs et de techniciens, dans les pays moins favorisés que le nôtre. SUCO fut créé dans un but éducatif et social, pour assurer la participation universitaire canadienne au vaste éveil mondial, quant à l'aide aux pays sous-développés sur les plans de l'éducation et de l'assistance technique.

Qu'est-ce que le SUCO ? *

Un organisme national créé par les universités canadiennes et par divers organismes en juin 1961, pour favoriser et coordonner les efforts en vue d'envoyer des diplômés canadiens travailler à l'étranger. Il s'occupe d'organiser le placement de candidats des deux sexes dans les pays qui ont besoin de leurs services.

Quels sont les besoins ? *

Ils sont divers. A l'heure actuelle, on a besoin d'instituteurs, au niveau secondaire, dans un grand nombre de pays d'Afrique, en Inde et à Sarawak; d'ingénieurs en Indonésie; des médecins en Malaisie.

Comment fonctionne le SUCO ? *

A l'étranger, il se tient en contact avec les gouvernements et travaille de concert avec des organismes comme l'Institut Afrique-Amérique, le Service civil international, Médico, etc., qui aident au travail de placement.

Au Canada, il agit par l'entremise de comités locaux de coordination dans la plupart des universités et collèges. A l'échelle nationale, son orientation relève d'un comité exécutif élu par les universités et les organismes membres.

Qui administre le SUCO ? *

La Commission nationale canadienne pour l'UNESCO, un organisme rattaché au Conseil des Arts du Canada, s'occupe provisoirement d'administrer le SUCO en attendant qu'il soit doté d'une administration permanente.

Comment le SUCO est-il financé ? *

La fondation des universités canadiennes s'est engagée à assumer l'administration du SUCO, mais il reste certaines modalités à régler. Le SUCO fait appel, pour financer son programme, aux fondations, aux entreprises commerciales et industrielles, aux gouvernements, aux donateurs privés et à d'autres sources. Les comités locaux, de leur côté, recueillent des fonds dans leur territoire.

Qui est admissible ? *

Les hommes et les femmes, habituellement domiciliés au Canada, qui possèdent les qualifications requises, jouissent d'une bonne santé, et sont jugés accep-

tables par le gouvernement ou l'organisme qui requiert leurs services.

Quelle est la durée du stage ? *

Ordinairement de deux ou trois ans, selon le pays et les conditions du contrat. Dans certains cas, le stage peut être de moins de deux ans.

Comment faut-il se présenter ? *

1. Il faut remplir en double une Fiche de renseignements personnels qui peut être obtenue soit des représentants locaux du SUCO, soit du secrétariat d'une université ou collège canadiens, soit du SUCO, 140, rue Wellington, local 800, Ottawa 4.

2. On remet un exemplaire de cette Fiche au président du comité local du SUCO, et on adresse le second au SUCO, 140, rue Wellington, local 800, Ottawa 4. S'il n'y a pas de représentant du SUCO sur place, on adresse les deux exemplaires au Secrétariat national à Ottawa.

Comment les candidats sont-ils choisis ? *

Un premier choix est effectué, si possible, au niveau local. D'après les recommandations qui lui sont adressées, le SUCO propose des candidats aux gouvernements et organismes qui ont besoin de personnel. Le choix définitif relève du gouvernement ou de l'organisme employeur, et non du SUCO.

Qui s'occupe des préparatifs ? *

Le SUCO, avec le concours des comités locaux, s'occupe d'organiser des cours de préparation et d'orientation pour ceux qui doivent aller travailler à l'étranger.

Qu'est-ce que le SUCO ? *

Les étudiants de langue française sont très en demande dans de nombreux pays d'Afrique ou d'Asie, et notre langue commune nous place dès le prime abord en rapports plus étroits avec ces pays.

Le salaire est en général constitué de la façon suivante : le gouvernement du pays donne un salaire de base, et le gouvernement du Canada verse un supplément, de façon à donner à l'étudiant volontaire un salaire à peu près équivalent à celui qu'il recevrait au Canada. Le salaire du pays où l'étudiant travaille comprend en général le logement et la nourriture.

Avertissement : **

"Les personnes qui ne sont pas disposées à s'adapter à de nouvelles cultures, religions, philoso-

Tél. RE. 8-1283

ASTOR

Bière - Vins
Cuisine canadienne
Salle de réceptions
Air climatisé
5666 CÔTE-DES-NEIGES

phies, conditions de vie, nourriture, chaleur excessive, inconvénients physiques, etc... ne devraient pas soumettre leur candidature". Il faut en effet s'attendre à certains changements de mode de vie, lorsqu'un étudiant pose sa candidature pour un tel emploi.

M. Marcel Cloutier du Service de Placement de l'Université (local 712 du Centre Social) est le représentant de SUCO sur le Campus, et vous êtes priés de le voir personnellement pour obtenir plus de détails. En dehors des heures de bureau de M. Cloutier, vous pouvez vous adresser à Michel Gouault (local 607 du Centre Social, où des dépliants sont à votre disposition).

Michel Gouault

* Les textes accompagnés de ce signe proviennent d'un dépliant édité par SUCO.

** Tiré d'un dépliant sur les mêmes possibilités offertes par le Plan Colombo.

Tenue de Gala

EN LOCATION



Le plus grand choix au Canada de vêtements de cérémonie.

Les plus récents modèles — parfaitement ajustés à votre taille.

20% D'ESCOMPTE AUX ÉTUDIANTS

CLASSY

Tenue de gala inc.

1227 Carré Phillips UN. 1-3625
5320 Queen Mary 482-6560
6984 rue St-Hubert CR. 1-1166
4806 Avenue du Parc CR. 2-8704

VOUS AUREZ PROFIT À LIRE LE DEVOIR

ABONNEZ-VOUS SANS TARDER

Tarif des abonnements:

6 mois — \$10.00 12 mois — \$20.00

LE DEVOIR, C.P. 6033, Montréal 3, Qué.

Vous trouverez ci-inclus \$..... en paiement d'un abonnement de..... mois au DEVOIR à compter du.....

Nom.....

Adresse.....

LA SEMAINE D'ANTHROPOLOGIE



L'anthropologue s'intéresse à tous les aspects de la culture qu'il étudie. La technologie est un domaine d'une grande richesse. Ici, une femme Twa, originaire d'une caste inférieure, fabrique une cruche d'argile. Au Ruanda-Urundi, la plupart des femmes ont la tête rasée.

Les grandes disciplines anthropologiques présentées au cours de cette semaine, à savoir, l'archéologie, l'anthropologie physique, l'ethnologie et l'ethnolinguistique, gravitent autour d'un grand thème commun: connaître l'Homme à partir de ses variations physiques et culturelles dans le temps et dans l'espace. Voilà pourquoi la fonction de l'anthropologue doit nécessairement inclure un apprentissage relativement poussé de chacun de ces domaines.

Bien qu'il ait une connaissance générale des différents problèmes qui se "brassent" au sein de l'anthropologie, il va de soi qu'aucun anthropologue ne peut répondre à toutes les questions: une spécialisation s'impose.

L'archéologie du Québec

Il nous faudra un certain effort d'imagination pour prendre contact avec les premières techniques des Indiens du Québec. C'est en partie par l'état des tessons de la poterie qu'ils fabriquaient, qu'on peut retracer leur histoire et comprendre comment ils vivaient.

Car, pour l'anthropologue, ces objets, signes silencieux d'un passé longtemps révolu, ont un langage dont il arrive à pénétrer le sens, grâce aux techniques qu'il emploie. Ils révèlent par exemple, les divers déplacements des peuplades, leurs contacts, leurs influences réciproques. Il s'agit d'apprendre à distinguer leur

forme particulière, la matière qui a servi à leur fabrication, leur style, leurs fonctions respectives au sein de la culture de ces peuples. Le détail le plus insignifiant peut ainsi avoir une importance primordiale dans la reconstitution du passé.

Evolution et races humaines

C'est à l'anthropologie physique qu'est réservée l'étude de l'origine et de l'évolution physique de l'espèce humaine. Quelques crânes illustreront le passage de la bête à l'homme... L'anthropologie étudie aussi les différents groupes raciaux.

C'est par des photos et des cartes que sera illustré cet aspect de l'anthropologie physique. Le colloque qui portera sur "Evolutionisme et humanisme" promet d'être d'un grand intérêt. Y participeront M. Jean Benoist, professeur d'anthropologie physique, le Père François Lévesque, o.p., professeur de philosophie, et M. Paul Pirlet, professeur de zoologie (Jeudi, 15 mars, 12.30 p.m.).

Un peuple africain: les Rundi. Un peuple arctique: les Esquimaux.

Les cultures actuelles sont le sujet des études ethnologiques. La majorité des travaux ethnologiques porte sur les sociétés primitives, sur ces sociétés qui existent dans un certain état d'isolement et qui ne font pas partie du monde occidental.

La mission de l'ethnologue est double: faire connaître les sociétés humaines, aider sa propre société à se mieux connaître. Les sections consacrées aux Rundi et aux Esquimaux suggèrent ces aspects de l'ethnologie.

Les Rundi sont un peuple d'agriculteurs et d'éleveurs vivant au centre de l'Afrique, à l'est de l'ex-Congo Belge dans la région du Ruanda-Urundi. Cette région est constituée par de hauts plateaux salubres où vit une population nombreuse et dense. Cette population se compose de cultivateurs, les Hutu, et d'éleveurs, les Tutsi, et de quelques tribus des Pygmés, refoulées dans la forêt. Les principales richesses naturelles sont les mines, le bétail et les produits agricoles.

Les Esquimaux nous sont mieux connus. Très difficile, leur survie repose sur la chasse et la pêche. Ils vivent en petits groupes de famille. En dépit de cette dispersion démographique, les Esquimaux possèdent une remarquable homogénéité culturelle: de l'Alaska au Groënland, ils parlent à peu près la même langue, utilisent un même ensemble de techniques, ont les mêmes croyances.

Ces différences culturelles entre ces deux peuples se concrétisent dans leur culture matérielle que révèlent en partie les objets exposés. Chez les Rundi on voit des objets de vannerie, des parures, des vêtements, des instruments agricoles... Les Esquimaux, eux, ont des instruments de chasse, des outils en os, des amulettes, des masques, des traîneaux miniature...

L'Afrique sera également représentée par un film: "Le Niger, jeune République", présenté par son auteur, Claude Jutra mercredi, 14 mars, 8.30 p.m.) et par une conférence publique: "Nationalismes africains et ethnologie contemporaine", que donnera M. Paul Mercier, professeur à l'École pratique des Hautes Etudes de Paris (Jeudi, 22 mars, 8.30 p.m.).

Par ailleurs, M. Asen Balıkcı, professeur du département d'anthropologie, nous fera part de son expérience chez les Esquimaux. Sa conférence s'intitule: "Suicide et sorcellerie" (Jeudi, 22 mars, 8.30 p.m.).

Potlach chez les Amérindiens de la côte Nord-Ouest.

Le potlach est une cérémonie organisée par un noble, avec chants, récitatifs, danses, et surtout distribution de présents, de vivres, d'objets de valeur. Plus un homme donne à ses rivaux, plus ces derniers se sentent humiliés et contraints d'organiser eux-mêmes un potlach supérieur. La compétition atteint parfois une telle intensité qu'un homme pourra détruire des biens très précieux serviteurs pour prouver sa supériorité. Les objets employés au potlach constitueront une partie importante de cette exposition. Plusieurs d'entre eux ont une très grande valeur artistique.

L'art des Indiens de la Côte Nord-Ouest est un des plus originaux et des plus attachants d'Amérique, comme en témoignent les masques, les costumes de et même tuer ses esclaves ou danser, les souprières en bois, les hochets, les objets de cuivre... exposés.

C'est de ces Indiens que nous entretiendra M. Marius Barbeau, mercredi, le 21 mars, 8.30 p.m.

Langue et société

Le langage est une manifestation sociale en rapport constant avec la mentalité, les institutions et la civilisation matérielle des hommes qui la parlent. L'ethnolinguiste a cherché à établir ces rapports entre langue et société. Il essaie par exemple de déterminer comment des changements dans la structure sociale s'accompagnent de changements dans la structure linguistique.

Des tableaux descriptifs donneront une idée de la structure et de l'évolution du langage.

L'anthropologie au Canada français.

Bien que l'anthropologue accorde un intérêt tout particulier aux sociétés non-occidentales, l'éloignement psychologique que cela lui procure, peut, aussi étrange que cela paraisse, le rapprocher de sa propre société, en la lui faisant aimer avec un détachement d'autant plus grand qu'il est plus objectif.

Un certain nombre d'études ethnologiques ont été faites sur des sociétés complexes, tant en Amérique (Mexique, Etats-Unis, et même au Canada français) qu'en Irlande, à Java, en Chine et aux Indes.

M. Guy Dubreuil, directeur du Département d'anthropologie et M. Marcel Rioux, professeur au Département de sociologie, discuteront de ce sujet important qu'est l'anthropologie au Canada français" (Mardi, 20 mars, 12.30 p.m.).

Un autre colloque traitera de "l'évolution de la situation actuelle des populations indigènes au Canada". Les participants seront M. Asen Balıkcı, du Département d'anthropologie, M. A. Lamotte, de l'O.N.F., M. Marcel Rioux, du Département de sociologie et M. J.-P. Vinay, directeur de la section de l'inguistique (Mardi, 13 mars, 8.30 p.m.).

Enfin, les amateurs de cinéma ethnographique s'intéresseront sûrement à la discussion sur le cinéma ethnographique au Canada français. Les invités seront des cinéastes de l'O.N.F. (mercredi, 21 mars, 12.30 p.m.).

Chaque ville qui se veut "civilisée" possède un musée. A défaut d'un tel musée il faudra nous contenter, au moins pour le moment, de cette première mais importante étape que vient de franchir le Département d'anthropologie. Il ne faudrait pas sous-estimer les signes d'évolution que représente pour le Canada français cette première manifestation...

«ANTHROPO... QUOI?»

L'anthropologue nouvellement arrivé à l'U. de M. se heurte à des questions de ce genre: L'anthropologie est-elle une science? Pourquoi s'occuper des sauvages quand il y a tant à faire chez soi? Descendons-nous réellement du singe? Les primitifs sont-ils réellement plus heureux que les civilisés? Certains, avec un sourire poliment narquois, vous glissent à l'oreille que l'anthropologue étudie des problèmes que les autres hommes de sciences ne daignent pas considérer sérieusement: autrement dit, l'anthropologie serait la science des sujets oubliés: les sauvages, les pots brisés, les crânes fossilisés, et quoi encore... Quelle est cette science étrange dont ne s'occupent que des originaux en mal d'élucubrations exotiques?

Pour un humanisme actuel

Pourtant, il suffit de passer quelques jours dans un véritable département d'anthropologie pour s'apercevoir que l'anthropologie vise précisément à dépasser l'exotisme; il cherche à connaître l'Homme à partir de ce qu'ont produit les hommes de toutes les régions et de toutes les époques. Car, comment oser prétendre connaître l'humanité en se bornant à l'étude de l'homme occidental qui n'est qu'un moment dans l'évolution?

En cette époque de l'éclatement des frontières et de l'accélération de l'histoire, nous avons à repenser nos façons de juger. Plus que jamais nous avons besoin de tenir compte de la dignité de l'homme; il faut détruire les vieux préjugés, si bien ancrés en nous, qui trouvaient leur fondement dans l'ignorance. Par une connaissance nouvelle il faut s'affermir. L'anthropologie vise à un humanisme actuel.

Plus que jamais nous avons besoin de tenir compte de la dignité de l'homme; il faut détruire les vieux préjugés, si bien ancrés en nous, qui trouvaient leur fondement dans l'ignorance. Par une connaissance nouvelle il faut s'affermir. L'anthropologie vise à un humanisme actuel.



Femme djerman en proie à une possession au cours d'une cérémonie d'initiation (Photo tirée du dernier film de Claude Jutra: "Le Niger, jeune République").

visent à produire des œuvres d'art; comment elles se transforment...

L'ethnologie est essentiellement l'étude comparative des sociétés, et chaque société qui disparaît sans avoir été étudiée ouvre, en disparaissant, une faille irréparable dans notre connaissance de l'homme. Par ailleurs — et c'est un aspect qu'il faudrait longuement explorer — on est maintenant convaincu qu'on réussit d'autant mieux à comprendre sa propre société qu'on connaît mieux les sociétés exotiques, ces dernières nous servant de miroir dans lequel nous pouvons reconnaître les traits que nous possédons nous-mêmes, mais que nous ne pouvons voir seuls.

Claude Jutra me fait pénétrer dans une petite pièce exigüe, remplie de machines diverses, de bobines de film, de morceaux de pellicule. Sur une table, je remarque un transistor, et des disques de Miles Davis...

— "Comment envisagez-vous l'avenir du cinéma ethnographique?"

— Je distingue deux sens au mot ethnographique. Si l'on envisage le mot dans son sens large, beaucoup de choses ont déjà été faites. L'O.N.F. par exemple, avec des films comme "Les Raquetteurs", ou "Québec U.S.A.", qui sont un témoignage d'une époque, une étude de société. Jean Rouch aussi, avec ses films plus personnels, travaille dans ce domaine.

— Si l'on entend ethnographie au sens strict, il reste encore énormément à faire. Comme toutes les sciences expérimentales, c'est avant tout des expériences et une somme d'expériences, qui s'intègrent dans une vérité. Par exemple on pourrait fort bien créer une cinématique de documents ethnographiques purement scientifiques, que l'on pourrait consulter au même titre qu'une bibliothèque. Des documents d'une vérité objective...

— Cinéma-vérité?

— Le cinéma vraiment vérité, oui. Rouch a fait des documents extraordinaires: "Les Fils de l'eau", "Les Magiciens de Wanzerbé", les "Maîtres Fous", tous ses courts métrages avant "Moi un Noir", qui ont une grande valeur ethnographique. Mais il n'y a pas de contradiction fondamentale entre œuvre d'art et ethnographie, il existe une vérité subjective, on capte les faits tels qu'ils se présentent, mais quand on monte un film on effectue un choix, le montage compte autant que le tournage lui-même.

— De quelle manière concevez-vous la collaboration entre cinéastes et anthropologues?

— Pour le film ethnographique, une solide formation anthropologique est essentielle. De nos jours pratiquement n'importe qui, connaissant un peu le fonctionnement d'une caméra,

peut tourner un film, il apprendra par ses expériences. Enfin, les deux (anthropologue et cinéaste) devraient être confondus en une même personne.

— Vous allez nous présenter votre nouveau film, "Le Niger, jeune République". Pourquoi le Niger?

— Ce n'est pas moi qui ai choisi mon sujet, c'est Rouch qui me l'a procuré. C'est un film qui a peu de poids scientifique, ce serait plutôt une vulgarisation. Je me suis trouvé complètement perdu, du coup mon manque de formation anthropologique m'a énormément gêné. Je ne savais où donner de la caméra... C'est encore Rouch — avec ses connaissances précises — qui parfois me disait: "Filme ce geste, prends ce personnage". D'ailleurs une des vraies scènes de mon film, une scène de possession, a eu lieu grâce à Rouch, qui l'a provoqué.

Là encore on voit tout ce qui reste à faire pour quelqu'un qui est formé dans cette discipline. Prenez l'exemple de Margaret Mead, elle a fait une série de photos sur Bali, étant donné son savoir elles ont une vraie valeur scientifique, elle aurait aussi bien pu en faire un film.

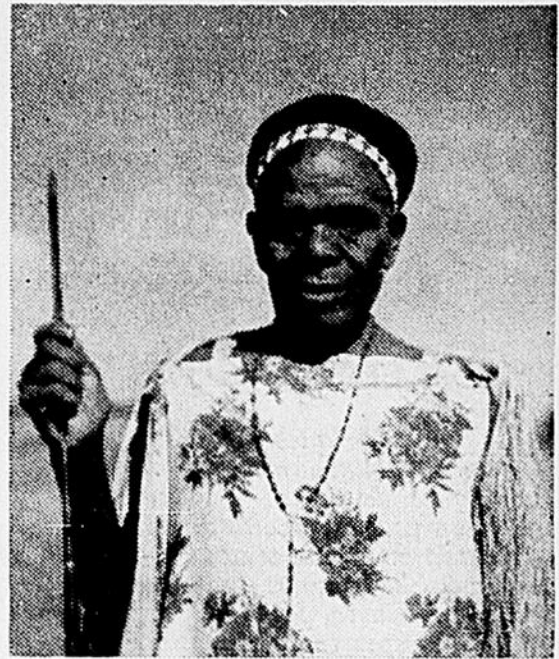
— Quel rôle espérez-vous jouer dans le développement du cinéma africain?

— J'aime beaucoup l'Afrique, quand j'y suis je me sens heureux, les Africains sont tellement sympathiques, et ils sont bien "rigolos" aussi. En Afrique, tout est à faire. Je me sens profondément engagé dans la cause africaine, je voudrais me rendre disponible à l'Afrique. D'ailleurs au Niger j'ai découvert un jeune cinéaste, Moustapha Alassani, qui aide énormément au développement du cinéma africain.

— Quelles voies cinématographiques vous intéressent en particulier?

— Cela m'intéresserait de poursuivre des expériences d'anthropologie cinématographique. C'est un sujet qui me tient à cœur et que trop de gens négligent. D'ailleurs j'ai plusieurs petites idées dans ce domaine que j'aimerais

Juge Rundi vêtu de son costume officiel. Sur son épaule gauche se trouve le signe de son statut social: des fibres de raffia attachées à son manteau de tissu européen. Il porte un chapelet autour du cou et un béret, garni d'une bande de perles.



TOUR DE CAMÉRA

bien réaliser. Par exemple, savez-vous que nous avons une immense quantité de film qui n'a jamais été utilisée? Nous avons ici à l'O.N.F. des réserves fabuleuses. Il faudrait faire un inventaire de ce qu'on a dans les "chutes de films". Puis il faudrait répertorier cela en fonction de l'ethnographie: les danses indiennes, les rites du feu, les documents sur les Esquimaux... Il faudrait tout classer ça. On devrait avoir un "commonwealth" ethnographique.

— J'ai remarqué que le nom de Rouch est revenu très souvent dans la conversation. Il a eu une grande influence sur vous?

— Oui, très grande. C'est un homme extraordinaire, ayant une très forte personnalité. Dynamique, érudit, — un doux tyran

Pour le moment, il a abandonné sa première manière, il est comme obsédé par les moyens techniques d'arriver à la réalité, un réalité qui "collerait" à la vie, il veut se faire décalcomane. Mais évidemment il n'y arrive pas, il a une personnalité bien trop forte et cela se sent, son cinéma est subjectif, finalement la façon dont lui voit ses personnages influence toute sa manière de les présenter et de les dépeindre. Mais justement, l'intérêt est dans cette déformation qu'il apporte.

— Quel est l'avenir du cinéma ethnographique au Canada?

— L'O.N.F. sort des films excellents en série, on n'a même pas le temps de les voir tous. Evidemment ils sont ethnographiques au sens large, ils vont dans le sens d'une réalité sociologique à peine interprétée. D'ailleurs je ne suis pas pour un cinéma objectif, je veux faire du cinéma subjectif. Le cinéma canadien en général a un avènement imminent, le public canadien est intelligent, les deux derniers festivals de film l'ont bien prouvé, et ce public réclame un cinéma canadien.

— Quels sont vos propres projets?

— Ça, vous savez, ils sont toujours aléatoires...

Edith Kovács
Département d'anthropologie.



Il est possible de retracer l'histoire de l'homme avant l'écriture grâce aux matériaux qui, la plupart du temps, sont enfouis sous terre. Cette pointe de flèche appartenait aux indiens Hopewell, de la région américaine des Grands-Lacs.



Une découverte très récente (1958), faite en Afrique, fait remonter l'origine des hominidés au tertiaire final — presque deux millions d'années. La photo ci-dessus est une reconstitution de l'Australopithecus. Il faut attendre encore environ 1 million et demi d'années avant de retrouver des traces de l'espèce homo sapiens, à laquelle appartient l'homme actuel.



LA CENSURE QUE VOUS VOUDREZ...

Il y a quelques semaines, l'Office catholique national des Techniques de diffusion rendait public un projet de censure qu'il soumettait en même temps à M. Lapalme. Ce dernier, par une habile manœuvre politique, afin que les groupes représentatifs de l'opinion publique s'affrontent avant qu'une nouvelle loi de censure soit passée et qu'une gaffe soit commise qui pourrait tout remettre en cause et indisposer certains groupements populaires vis-à-vis de la politique actuelle, monsieur Lapalme rendit donc public à son tour un projet de censure qu'il n'était pas tenu de divulguer, puisque le Comité provisoire pour l'étude de la censure du cinéma avait été mandaté par le gouvernement lui-même. Il s'agit donc d'un sondage de l'opinion publique. Le sort de la censure semble dépendre des groupes de pression qui manifesteront le plus d'habileté et de ténacité. Nous savons par ailleurs que nombreux sont les groupes de pression au Québec et que leur action ne participe à peu près jamais d'une même idéologie. Les fusillades vont éclater partout, la droite et la gauche vont se dresser l'une contre l'autre, il y aura beaucoup de morts, quelques excommuniés et d'autres qui seront exilés ou maudits. Il n'y a pas d'autre issue, croyez-moi. Mais il importe que nous soyons conscients de la gravité des débats qui ne manqueront pas d'avoir lieu au sujet d'un problème comme celui de la censure, problème qui engage tout notre esprit national passé, présent et futur. Il importe par ailleurs que nous sachions exactement ce pourquoi nous devons à tout prix manifester concrètement nos pensées. Il faut agir, prouver à monsieur Lapalme que nous ne sommes pas désintéressés des problèmes qui n'ont pas manqué de lui casser les oreilles depuis un certain temps. C'est peut-être la première et dernière chance que nous avons de voir évoluer le cinéma vers une situation moins anachronique. Que ceux qui rêvent de liberté pour soi-même et pour la masse québécoise comprennent qu'ils ont la possibilité de faire quelque chose de positif pour la santé morale et spirituelle de notre province. Et la santé c'est la liberté. Et

la liberté n'est pas une question de moralité publique avant tout. Nous nous demandons souvent comment il se fait que les Canadiens français ne produisent à peu près pas de génies et de saints, nous voudrions trouver le truc pour en faire, pour avoir notre place au sein de la galerie des hauts esprits et des hautes âmes. Grand Dieu! qu'on nous lâche la bride! Les fournis ont un plus grand respect pour la liberté individuelle que nous en avons nous-mêmes. Si les fournis nous donnent l'exemple d'une liberté vraie mais qui n'est après tout qu'instinctive, à plus forte raison devons-nous comprendre une fois pour toutes, nous dont c'est le privilège de pouvoir dépasser les instincts et le mode de vie animale, que nous avilissons et abrutissons en nous laissant enfermer dans des cadres mornaux qui sont à l'homme ce que les barreaux de lit sont à l'enfant, c'est-à-dire des garde-fous temporaires que rend ridicule l'aboutissement du corps et de l'esprit humain à des proportions adultes et mûres.

Personnellement, je donne toute mon adhésion au projet présenté par le Comité provisoire pour la censure du cinéma. Cela ne revient pas à dire que je m'oppose à celui de l'Office catholique national des Techniques de diffusion; mais je le crois incomplet, provisoire, même un peu tendancieux. Le provisoire nous a causé assez de tort jusqu'à ce jour pour qu'il soit temps d'élargir nos horizons, de ne plus penser uniquement à notre petit patelin et de chercher à nous défaire de nos traités de morale synthétique et supposément adaptés au climat chrétien de notre milieu qui est en train de devenir le four crématoire des âmes-esclaves.

Si le cinéma réussissait à nous sortir de notre torpeur, de l'hiver canadien qui a fait de nous des ours roupillant depuis plus de trois siècles, déjà nous devrions le reconnaître comme le plus humain des arts sinon le plus grand. Chose certaine, il est le seul art qui nous permettra de venir à bout de la civilisation moderne, tant à cause de ses répercussions éthiques qu'esthétiques, sociales qu'individuelles, naturelles que surnaturelles.

Jean-Pierre Lefebvre



UN EXCELLENT SPECTACLE

"Le Barbier de Séville", au Gesù. Avec François France, Jean Dalmain, Geneviève Bujold, Luc Tétrault, Roger Michael, Yvan Canuel, Carl Desrosiers et Patrick Peuvion. Mise-en-scène de Jean Dalmain. Costumes de Solange Legendre et décors de Jean-Louis Garceau. Musique de Stephen Fentok.

A force de parler de Rossini on finit par oublier Beaumarchais. Beaumarchais qui pourtant est un classique. Mais un classique un peu oublié, un peu négligé comparé aux autres... Et c'est bien dommage car le "Barbier de Séville" est une très bonne pièce. On s'en rend très vite compte en allant la voir jouer par la troupe du théâtre du Gesù qui a mis cette pièce à l'affiche depuis une semaine.

Même si la portée sociale de l'œuvre nous touche moins aujourd'hui, le "Barbier de Séville" garde sa vivacité, et ses plaisanteries nous font encore rire après deux siècles. C'est ça le classicisme. Il faut dire que si la pièce nous semble encore si "actuelle", il faut en donner du crédit, non seulement à Beaumarchais lui-même, mais certainement aussi à la jeune troupe du théâtre du Gesù qui continue de s'affirmer comme devant être désormais une formation théâtrale que Montréal ne pourra plus ignorer. On peut dès maintenant affirmer que la vieille et excellente salle de la rue Bleury a repris son élan, espérons que c'est pour longtemps.

Monsieur Jean Dalmain, plein d'expérience, a construit une mise en scène extrêmement légère, qui ne laisse les comédiens en repos à aucun moment. Du mouvement, toujours du mouvement, encore du mouvement, c'est bien ce qu'il fallait. C'est ce qu'il fallait absolument pour bien remplir les décors jaunes et lumineux de Jean-Louis Garceau, ensoleillés comme les répliques sautillantes des protagonistes. Mais à côté du talent déjà mûri de Monsieur Dalmain, le grand mérite du théâtre du Gesù reste de nous avoir permis de découvrir le talent de Mademoiselle Geneviève Bujold qui campe une extraordinaire Rosine.

Avec Mademoiselle Bujold, c'est la jeunesse qui se campe enfin sur nos scènes. La jeunesse, la vraie jeunesse dont nous avions oublié la fraîcheur, prisonniers comme nous sommes des douairières montréalaises que nous imposent le plus souvent nos tréteaux et nos petits écrans, douairières qui viennent nous servir leurs fausses minauderies fardées. Mademoiselle Bujold, avec ses dix-neuf ans, affirme déjà un talent très sûr, et elle donne sur la scène du Gesù une performance extrêmement rafraîchissante (Jean Gascon devrait bien aller faire un tour par là).



Dans le "Barbier de Séville", avec François Tassé, la très charmante et très remarquable Geneviève Bujold qui fait ses débuts sur la scène à cette occasion.

Sur l'ensemble de la présentation j'aurais bien quelques réserves à faire notamment sur le jeu de Monsieur Tassé, assez laborieux et assez pesant, de même que sur la diction de Monsieur Ronald France qui laisse passer quelques canadianismes, spécialement dans la prononciation des "t" et des "d", qui décidément ne sauraient être admis de nos jours sur nos scènes, encore que Monsieur France se rachète par une vitalité et une bonne humeur contagieuses. Il faudrait aussi noter que la disposition des rampes d'éclairage laisse quelques trous d'ombres sur la scène,

c'est là un détail qu'il faudrait corriger au plus tôt.

Cependant, globalement, le "Barbier de Séville" demeure une excellente présentation d'un classique un peu oublié, et il faut rendre grâce au théâtre du Gesù de nous avoir offert l'occasion, (à un prix très minime ne l'oublions pas), de nous replonger une soirée dans le monde des grandes lettres françaises.

Denys Arcand

N.B. — Il faudrait bien que le guitariste Stephen Fentock se trouve une musique de scène un peu moins banale et "espagnole".

L'EUROPE EN AUTOMOBILE !

ACHETEZ ou LOUEZ à Montréal

votre voiture neuve européenne :

SIMCA - RENAULT - CITROEN - PEUGEOT - VOLKSWAGEN
PANHARD - FIAT - TAUNUS - ALFA ROMEO, ETC.

Votre voiture vous sera livrée à votre arrivée en Europe.

Garantie de rachat en dollars. — Plan de finance disponible.

CONFIEZ-NOUS TOUTES LES FORMALITES DE VOTRE VOYAGE :

Réservations, hôtels, passage par avion ou bateau, assurances, itinéraires, etc. — Cartes des pays européens.

SERVICE EUROPÉEN DE TOURISME AUTOMOBILE ENR.

Montréal—1176, rue Drummond - Tél.: UN. 1-3906 et UN. 1-0200
1219, rue St-Denis - Tél.: AVenue 8-4902

Le stylo qui caresse le papier



Si votre North-Rite n'écrit pas aussi longtemps qu'il le devrait, à votre sens, nous vous enverrons un autre rechange — GRATUIT!

North-Rite "98" SEULEMENT **98c**

AMATEURS DE SKI RENDEZ-VOUS AU MONT TYROL

Samedi le 17 mars à 10 h.

VOYEZ VOTRE CONSEILLER SPORTIF AU PLUS TÔT

AU VOLLEYBALL

L'U. DE M. EN FINALE

Après un mois d'inactivité, l'équipe de volleyball de l'Université de Montréal a repris sa marche triomphale en remportant les honneurs de la semi-finale aux dépens du Snowdon YMHA en deux matches consécutifs. Cela peut vous sembler vite fait, mais ce fut guère facile.

Les deux premiers sets furent chaudement disputés et il s'en fallut de peu pour que nous les perdions, mais les troisièmes sets ont démontré notre supériorité sur l'équipe adverse. Le premier match fut remporté aux comptes de 16-14, 10-15, 15-8, alors que le deuxième 15-13, 14-16 et 15-6. Durant ce match, il se produisit un incident assez inusité : le capitaine de l'équipe adverse envoya un de ses joueurs aux douches alors qu'il n'avait pas de remplaçant. Mais il fut obligé de se raviser, on le pense bien.

Dans l'autre série semi-finale, les Polonais ont eu raison du Davis YMHA en deux matches également. Par conséquent, la finale mettra aux prises l'U. de M. et le Polonia S.C. pour la possession de la coupe. Cette finale doit avoir lieu le 15 mars à 9 hres au centre Maisonneuve. Le programme est le suivant :

U. de M. II vs Maisonneuve S.C.
Nationale vs Estoniens
Snowdon "Y" vs Davis "Y"
U. de M. vs Polonia S.C.

Dans la classe B, l'Université de Montréal, grâce à son second club, détient toujours son avance de deux points en tête de la ligue sur le Polonia II avec trois matches à jouer et il est peu probable que les nôtres ne remportent pas le championnat.

Richard BRUNET
(gérant)

Pauvres de vous qui n'êtes pas nous.

Nous, nous sommes assis ici. Il y a une personne devant nous, que nous avons tout à l'heure foudroyée de nos regards parce qu'elle laisse libre cours à son envie de nous contredire. La dite personne s'était imaginée avoir raison. (Mais elle se hâte de bannir toute expression de son visage et de clore la bouche, lorsque nous lui expliquâmes que nous étions les seuls à avoir raison. Les seuls? Pas tout à fait : sont également dans la vérité les gens qui sont de notre avis).

Nous avons bien envie, parfois, de nous bâtir une tour d'ivoire et de nous y enfermer. Mais quoi, fi donc de l'égoïsme. Ces pauvres d'eux qui ne sont pas nous ont besoin d'être éclairés. Nous condescendons même, suprême concession à la démocratie, à partager leur soupe et leur café, à emprunter même quelques-unes de leurs cigarettes;

nous nous laissons parfois aller, avec ce tact et ce brin de désinvolture délicieuse qui nous caractérisent, à imiter leurs mauvaises manières, histoire de les mettre bien à leur aise. Nous déposons lourdement nos coudes sur la table, allégeons sans vergogne leur assiette d'une poignée de frites et d'un bout de salade.

Nous condescendons à parler des petites choses de la vie, qu'il fait froid ce soir, j'ai perdu ma tuque hier, as-tu vu comme Armand a l'air bête, et de mille autres choses que nous assaisonnons de notre humour subtil.

Nous préférons évidemment parler de nous, car c'est le seul sujet intéressant que nous connaissions, et c'est un signe de l'hébétéude de ces pauvres gens, qu'ils ne s'en rendent pas compte, et continuent à parler de leur insignifiante personne comme si cela pouvait nous intéresser. Cependant, nous faisons parfois effort sur nous-mêmes, grâce à notre volonté toute-puissante, pour les écouter. Avec bonté, tendresse même, oui, je dirais, tendresse un peu amusée. Ils sont mignons quand même et, si étrange que cela puisse paraître, ce sont... nos frères — ah! ah! marquise, mon mouchoir s'il vous agrée, je n'en puis plus, c'est trop drôle, vous en avez de bien bonnes! Sérieusement, ils méritent qu'on les aide quand, touchants de bonne volonté, ils sont dociles et muets à nos paroles.

Il faut bien admettre, en toute franchise, que nous parlons assez bien (nous écrivons quelque part, dans une de ces feuilles que nous consentons parfois à honorer de notre collaboration, que le génie est lourd à porter et se paie bien cher. Et nous en savons quelque chose, croyez-le).

Car évidemment nous sommes incompris. On — on, i.e., encore, les pauvres d'eux qui ne sont pas nous — on, donc, nous ignore, voire même nous moque ou nous contrecarre — oui, comme cela, sans respect aucun, crûment, arrogants dans leur verte ignorance, inconscients, dirait-on, de leur infériorité: ah, on ne se connaît pas soi-même.

Nous sommes, disons-le d'un coup, appelons un chat un chat — nous sommes, donc, persécutés. Ah! mais nous attendons notre revanche. Quand nous serons morts, ils regretteront. Ils nous couvriront de fleurs, de pleurs et de gloire — comme Borduas, ce pareil à nous.

On nous accuse parfois de nous prendre au sérieux — mais qui le ferait si nous ne le faisons? (faisons... nous pensons que c'est la première fois, depuis la lointaine époque où nous conjuguions nos verbes, que nous employons le verbe faire à ce temps... Preuve que notre pensée évolue à pas de géant).

Nous sourions un peu — avec indulgence cependant (ils ne savent pas ce qu'ils font) quand nous voyons des gens débattre longtemps et arduement des problèmes que nous saurions si bien et si vite régler. Pour nous, rien n'est complexe, tout est clair à la lumière de notre cerveau — sauf, peut-être, cette exquise sensibilité qui est nôtre et dont nous nous émerveillons sans cesse et qui recèle sûrement des trésors encore inconnus à nos propres yeux.

Mais quoi? Que signifient ces regards étonnés? Vous vous demandez pourquoi nous parlons de notre personne à la première personne du pluriel?... Se peut-il vraiment que vous posiez pareille question?

...Et le pluriel de majesté — ça ne vous dit rien?

Lysiane Gagnon

A LOUER

Bureau dans centre commercial à Ville Emard pour médecin — dentiste — optométriste — physiothérapeute. Salon de coiffure déjà établi dans ce centre. Conditions faciles.

PO. 8-1528

BUREAU À LOUER pour professionnel

Coin Côtes-des-Neiges et Reine-Marie
M. M. GAUVREAU — FE. 4-6212

**Prochainement
au
Programme**

DU 12 AU 22 MARS
Mezzanine du Centre Social
Exposition d'anthropologie

24 MARS
8 h. 30 Auditorium, U. de M.
Ciné-Campus — "Gervaise"

24 MARS
Grand Salon du Centre Social
Ciné-Cabaret.

Dites des
Player's, s'il vous plaît
LA CIGARETTE
LA PLUS DOUCE. LA PLUS SAVOUREUSE



PROFESSIONNELS DEMANDÉS À STE-ADÈLE

- Dentiste
- Médecin
- Opticien
- Avocat
- Architecte
- Vétérinaire
- Comptable
- Chiropraticien

S'ADRESSER A

La Cie Immobilière de Ste-Adèle

F. MONTPLAISIR STE-ADÈLE-EN-BAS

Pharmacie A. Rosen & Fils

PRESCRIPTIONS - COSMÉTIQUES - REPAS LÉGERS

2050 Maplewood (Coin Bellingham)

Gradué de l'U. de M. en 1956

Escompte aux membres de l'A.G.E.U.M.

D'HIROSHIMA À MARIENBAD

ALAIN RESNAIS

Pour l'ouverture officielle de la salle Alain Resnais, un spectacle de choix : Hiroshima mon Amour, L'Année Dernière à Marienbad, le Chant de Styrène, Toute la mémoire du monde; un invité de marque : Alain Resnais.

Il aura bientôt 40 ans. Il ne les fait pas. Nous nous attendions à rencontrer un monstre sacré, sûr de sa supériorité, — on nous en avait parlé comme d'un homme très prétentieux, — nous avons rencontré un Alain Resnais simple, calme, prévenant, sûr de lui-même, mais d'une façon personnelle, c'est-à-dire qui n'impose pas ses vues et qui se contente de les affirmer. Il a ce don de vous mettre à l'aise, de causer avec vous comme avec un ami.

Michel Beaulieu — Alain Resnais, vous avez fait plusieurs courts métrages, dont Van Gogh, Nuit et Brouillard, le Chant du Styrène et Toute la mémoire du monde. Qu'est-ce qui vous a fait passer de ces courts métrages à Hiroshima mon Amour qui était votre premier long métrage ?

Alain Resnais — D'abord, j'ai fait Hiroshima parce que les producteurs me l'avaient commandé. Ils ont fait tout à coup confiance aux jeunes après que Chabrol ait eu ouvert la voie avec "Le Beau Serge" qui fut un film à succès. Suivirent "Les Cousins", "Les Quatre cent coups", etc. J'ai fait un long métrage malgré la tradition voulant qu'il soit impossible de passer du court métrage au long métrage.

M.B. — Pourriez-vous nous dire quelle a été l'évolution dans le sujet de votre film Hiroshima mon Amour ?

A.R. — Hiroshima est né d'une suite de hasards. On m'avait demandé de faire un film sur la bombe atomique. Après deux ou trois mois de tournage, je n'étais pas satisfait des résultats. D'ailleurs plusieurs films avaient traité ce sujet parmi lesquels quelques-uns étaient excellents. Au cours de conversations

avec les producteurs, je suggérai, un peu par fantaisie, une histoire où se mêleraient la fiction et la réalité, qui pourrait être écrite par Marguerite Duras ou Raymond Queneau. Marguerite Duras écrivit donc le scénario en partant d'une histoire d'amour dans le contexte d'Hiroshima. De nombreuses discussions aboutissent au résultat donné. Le montage devait être fait sans retour en arrière mais par des correspondances avec le passé. Comme si l'on prenait ensemble les dents de deux peignes.

M.B. — Hiroshima mon Amour et l'Année Dernière à Marienbad ne sont pas accessibles à toutes les classes du public.

A.R. — Non, parce que leur cote est intellectuelle. Mais ils rapportent. C'est ce qui compte. Ainsi, Hiroshima a coûté 70 millions et a rapporté 250 millions.

M.B. — On m'a dit à propos de Marienbad qu'il ne fallait pas partir de chez soi avec l'idée d'aller voir un bon film mais avec le recueillement dû à une visite dans une galerie d'œuvres d'art.

A.R. — Je ne crois pas. Mais le public a raison de quelque façon qu'il comprenne le film. Pour moi c'est un spectacle avant tout. Il existe différentes manières de faire naître l'émotion dans le public mais ça doit rester un spectacle avant d'être un art. Le film se justifie que s'il joue le jeu du public. Je pense que si Marienbad avait dû ne pas sortir de France, je ne l'aurais pas entrepris.

M.B. — Les romans de Rottegrillet sont à mon sens empreints de froideur et manquent de sentiment.

A.R. — Mais il y a une volonté de brûlure comme la glace brûle. Une bonne proportion de spectateurs voit cette œuvre Marienbad, comme chaleureuse.

M.B. — On a parlé de question en suspens, à propos de Marienbad.

A.R. — Oui. Est-ce que les images correspondent avec la réalité ? Vit-on ce qui se passe dans la tête de la femme ou de l'homme ? Ce que nous vivons est-il réel, ou veut-il être réel ? Il existe plusieurs solutions mê-

me sur le plan émotif. Le sujet étant l'attraction d'un homme et d'une femme l'un pour l'autre, celui qui essaie de convaincre l'autre, l'espoir de communication, et enfin surtout la communication elle-même dans l'amour.

M.B. — Quelle est votre vision de l'amour ?

A.R. — Un échange aussi violent et idéal que possible.

M.B. — Est-il le but premier de l'existence ?

A.R. — Ça me paraît le but principal pour un homme de ma situation, et cela conditionne tout le reste. Je comprends toutefois qu'un homme qui a des difficultés à gagner sa vie puisse poser comme but premier l'aisance financière. Mais pour ma part l'amour est le but essentiel de l'existence.

M.B. — Vous avez des projets ?

A.R. — Oui, il y a deux scénarios en chantier. Un de Jean Cayrol appelé "Le temps d'un Retour". Un second tiré d'un livre de Jean Ray : "Les Aventures de Harry Dickson".

M.B. — Quelles sont les chances des jeunes réalisateurs en France ?

A.R. — Il y a eu une très bonne période, il y a un an. Tout dans ce métier marche par périodes. A tel point que seuls les moins de 30 ans pouvaient faire des films. On passe d'un extrême à l'autre. Il faut qu'il y ait une valeur commerciale. Maintenant il y a un barrage de production sur les jeunes. Mais Truffaut, Chabrol, Godard tournent toujours, malgré tout. Il existe un certain malaise dans le public : Les gens s'aperçoivent que tous les films ne se ressemblent pas. Le marché est instable et les producteurs ont raison d'avoir peur.

Alain Resnais se trouve à 40 ans le plus âgé des "nouvelle vague". Mais dans une classe à part. Tout à fait. Deux longs métrages. Deux drames de l'amour. Ce soir, Hiroshima. Sans ciseaux. L'année dernière, Marienbad. Où était-ce à Frederiksbad ? Cela n'a pas d'importance.

Michel Beaulieu

DANSES MODERNES ET A.G.E.U.M.

Maintenant que le côté technique de l'organisation des Soirées de danses modernes est à peu près réalisé, une autre préoccupation doit animer les officiers de l'A.G.E.U.M. qui ont permis cette activité sociale. Il faut que ces officiers se servent de cette activité aux fins de l'association, dont l'une des premières devrait être, à mon sens, l'intégration de ses membres et leur participation à ces activités.

Je lance donc un appel à tous ceux qui, dans tous les domaines, sont en charge d'un secteur ou l'autre des activités de l'A.G.E.U.M. et qui n'arrivent pas à rejoindre les étudiants, de venir intéresser les membres des Cours de danses modernes qui sont près de 400, dont les trois quarts sont des membres en règle avec leur association et qui ne demandent pas mieux que de savoir ce qui s'y brasse...

Si cette dernière étape qui est, à mon avis, la plus importante, est aussi bien réalisée que l'organisation elle-même, on pourra dire que cette activité sociale fut un succès complet pour l'A.G.E.U.M. Ainsi, on aurait réalisé que les activités sociales peuvent et devraient rapporter non seulement un "revenu intéressant", mais aussi un capital non monétaire bien plus précieux, en créant des intermédiaires d'intégration, publicité et de cordialité.

A cette fin, je me suis efforcé de faire collaborer le plus d'étudiants possible espérant que, par un service parfois insignifiant, ces étudiants puissent apprendre à connaître leur association, à y collaborer de plus en plus étroitement et à la faire vivre, elle et ses officiers, au même diapason que ses membres. Pour la seule activité des Danses Modernes, je puis affirmer qu'au moins soixante-quinze étudiants ou étu-

LES FESSES NU-TÊTE

Coucou... R'v'là les Fesses! (Mon Dieu; que ça fait drôle à dire...) J'espère que nos lecteurs se sont ennuyés. Un journal pas de Fesses c'est comme un corps sans âme (La Rochefoucauld.)

Les Cyniques à Québec: les gens n'arrêtaient pas d'applaudir, on a été obligé de les menacer de chanter les chansons paillardes pour qu'ils nous laissent partir.

Le Marché aux Fleurs, ou le bal des débutantes: ça donne le goût de chanter, avec Brassens, "...à sa façon de me dire mon rat est-ce que je te ten-en-te, je vis que j'avais affaire à une débutan-an-an-ante."

Avis à celui qui a (volontairement ou non) allumé l'incendie: la prochaine fois, tâche donc de faire ça pendant que le Poly n'est pas en examen; on aurait peut-être congé officiellement.

"La Veuve" a été vendue. Le nom prend donc une valeur toute symbolique puisque la veuve Wilson n'est plus propriétaire de ce charmant refuge. C'est ainsi que s'écrit l'Histoire...

Ceux qui suivent les aventures de Dick Tracy (Robert l'Intrépide pour les Laurentiens) depuis quelque temps, se sont-ils rendu compte qu'il s'agissait de la plus belle exhibition de propagande, la plus sournoise et la plus rentable certainement, qu'on est vu depuis longtemps?

Qui a rédigé le programme du Choeur Bleu et Or? Comme style pompier on a rarement vu mieux.

Un exemple de ce que j'insinue plus haut: "Littéralement né dans la musique... il tâta tout jeune du violon." zing-zing, câline...

Un autre exemple? "mettre sur le métier sa solide et splendide voix de baryton". Pour lui tisser des cordes vocales?

Encore? "...graver profondément et en grosses lettres dorées au fronton de notre édifice musical". Et vivent les pompiers de cheu-nous...

Jacques Girard se présente à nouveau comme directeur du journal. Ce qui l'ennuie le plus: comment remplacer Grimard comme cible. Le nouveau président de l'A.G.E.U.M., Bernard Landry, s'entend bien avec mon directeur. Mais on ne sait jamais...

la chicane s'est fait pour poigner... La zizanie, pour être semée...

Je m'excuse d'insister. Voici une autre phrase, la dernière, tirée du même programme dont j'ai parlé plus haut: "Remerciements... à monsieur J.-B. Vinet, p.s.s. pour le prêt gracieux de son magnifique temple." C'est de l'église Notre-Dame dont il s'agit. Besoin d'un temple? Consultez les feuilles jaunes...

L'amour libre... une contradiction dans les termes.

Une piscine sans eau, une contradiction dans les "thermes"...

Un seul candidat à la présidence de l'A.G.E.U.M. cette année. Les autres ont-ils tous eu peur? Il y a un bon côté à l'affaire (en plus du fait que Landry est O.K.): ça va coûter moins cher. On y gagne, la démocratie y perd.

Un homme est arrêté nu, sur la rue à quatre heures du matin. Son avocat le défend bien: "Votre Honneur, vous n'allez pas condamner ce père de quatorze enfants?" "Mais, maître, il était nu..." "Condamnez-on un homme qui déambule tranquillement en habit de travail?"

La jeune fille charmante qui, chez Valère, s'est exclamée "tes Fesses, c'est bon" me permet-elle de lui retourner le compliment?

Lorsqu'il désire LOUER un

HABIT de CÉRÉMONIE

à un prix économique

LE CARABIN,

soucieux d'être un homme

bien mis,

s'adresse à

9 ouest, rue Notre-Dame

Tél. AV 8-2776



M. A. BRODEUR

ENRG.

TAILLEUR — MERCERIE

Bernard Brodeur } props.
Paul Brodeur, Po. '24La seule maison
canadienne-française de ce genre

Établie depuis 1890

Maurice Boivin



CIGARETTES

"EXPORT"

BOUT UNI
ou FILTRE